

FloriLettres

Revue littéraire de la Fondation La Poste

MENTION SPÉCIALE DU JURY



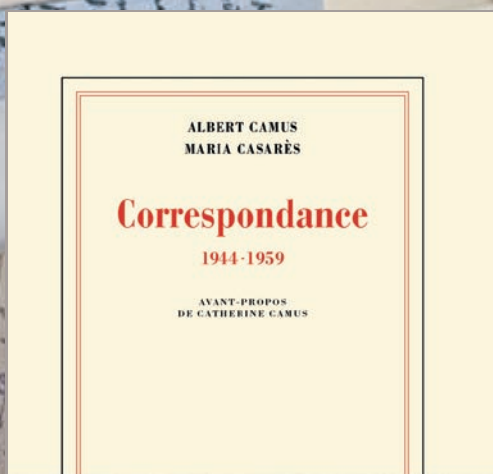
21e
calles

guillaume
poix



Les fils
conducteurs

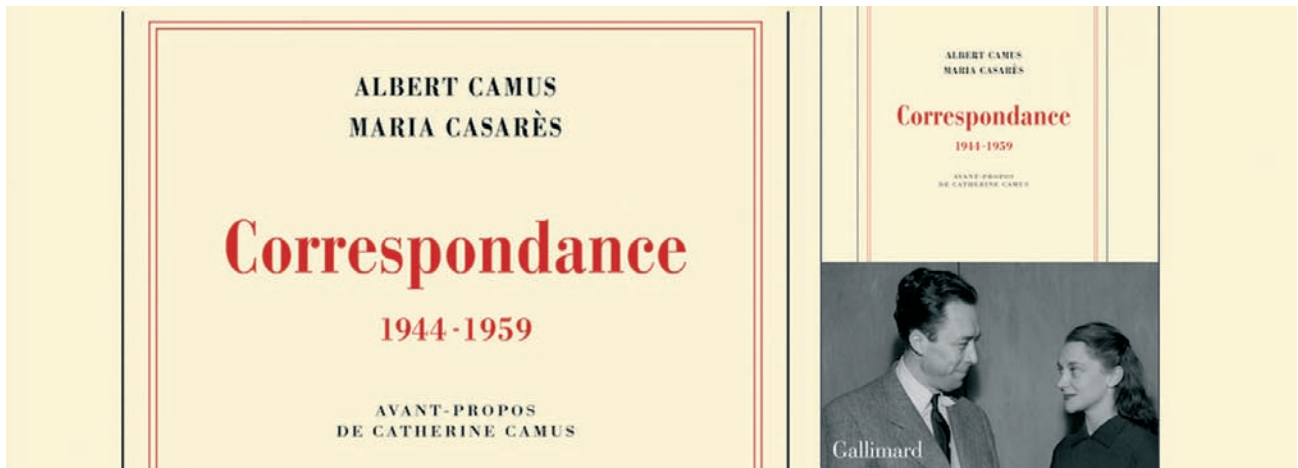
PRIX WEPLER FONDATION
LA POSTE 2017



Gallimard

Sommaire

- 02. Édito - Albert Camus et Maria Casarès, Correspondance
- 03. Entretien avec Catherine Camus
- 06. Portrait croisé : Camus/Casarès
- 07. Lettres choisies : Camus/Casarès
- 09. Marcel Pagnol, Correspondances
- 11. Dernières parutions
- 13. Agenda nov.-déc. 2017



Édito

Albert Camus et Maria Casarès

Nathalie Jungerman

« Merci à eux deux. Leurs lettres font que la terre est plus vaste, l'espace plus lumineux, l'air plus léger simplement parce qu'ils ont existé. » Par ces mots, Catherine Camus conclut son introduction à la volumineuse, et merveilleuse, correspondance entre Albert Camus et la comédienne Maria Casarès, parue chez Gallimard le 9 novembre et publiée avec le soutien de la Fondation La Poste. Elle a 14 ans lorsque son père meurt dans un accident de voiture le 4 janvier 1960. Michel Gallimard (le neveu de l'éditeur Gaston Gallimard) qui conduisait, succombera à ses blessures. 865 lettres jusqu'alors inédites, et quelques mots sans date, composent cette correspondance amoureuse que Catherine Camus, qui a renoncé à sa carrière d'avocate en 1980 pour se consacrer entièrement à la gestion de l'œuvre de son père, rend publique aujourd'hui.

Quand Albert Camus rencontre en 1944 la jeune actrice de 21 ans, originaire de La Corogne (Galice) et fille d'un ancien ministre républicain espagnol en exil, il vit seul à Paris, la guerre l'ayant séparé de son épouse, Francine Faure, repartie en Algérie. Deux ans plus tôt, il publiait *L'Étranger* et *Le Mythe de Sisyphe*, Maria Casarès débutait sa carrière. Il tombe sous le charme de la comédienne qui se voit confier le rôle de Martha dans *Le Malentendu*, pièce créée au Théâtre des Mathurins le 24 juin 1944. Lorsque Francine peut rejoindre son mari à Paris, Maria décide de mettre un terme à leur relation. Le 6 juin 1948, Albert Camus et Maria Casarès se rencontrent par hasard boulevard Saint-Germain. Ils ne cessent plus de s'aimer, de s'écrire, de se raconter l'un à l'autre, de partager leurs succès, leurs doutes, la même exigence dans l'art. Pendant douze ans, jusqu'à ce fameux jour de janvier 1960. Lors d'une tournée triomphale en Argentine, en octobre 1957, Maria Casarès écrit « les quelques mots de remerciements que j'ai dû dire, je les ai prononcés en pensant à toi ». Une semaine plus tard, Camus reçoit le prix Nobel de littérature et lui télégraphie « Jamais tu ne m'as tant manqué ton Alonso ».

Pour sa vingtième édition, célébrée le 13 novembre à la brasserie Wepler, le prix Wepler Fondation La Poste et sa mention spéciale récompensent deux premiers romans. Le prix revient à Guillaume POIX pour *Les fils conducteurs* (Verticales), et la mention spéciale salue *La fin de Mame Baby*, de Gaël OCTAVIA (Gallimard). À l'occasion du Marathon d'automne et des 20 ans des Éditions Verticales, Nicole Garcia lira des extraits du roman de Guillaume Poix, le samedi 25 novembre à 21h00 salle du Sénéchal à Toulouse.

Entretien avec Catherine Camus

Propos recueillis par Nathalie Jungerman

La Correspondance entre Albert Camus et Maria Casarès vient de paraître chez Gallimard. Qu'est-ce qui vous a décidé à rendre publics ces documents (865 lettres) jusqu'alors inédits ?

Catherine Camus D'une part, je craignais une édition pirate car je sais que la photocopie de ces lettres a été volée le jour de l'enterrement de Maria Casarès à La Vergne. D'autre part, il m'a semblé que le moment était venu... Par les temps qui courent, cette histoire d'amour « de pur cristal » ne peut que faire du bien.

L'actrice et l'écrivain se rencontrent à Paris sous l'Occupation, en 1944, se séparent la même année et renouent en 1948... Ils ne cessent de s'écrire pendant douze ans. Pouvez-vous nous exposer le contexte de cette grande passion ?

C.C. Ils se croisent une première fois à Paris, chez Zette et Michel Leiris le 19 mars 1944, lors d'une lecture-représentation du *Diabole attrapé par la queue*, pièce de théâtre que Picasso avait écrite trois ans plus tôt. Puis, quelque temps plus tard, ils se rencontrent chez Marcel Herrand, acteur, metteur en scène et directeur du Théâtre des Mathurins (avec Jean Marchat), qui veut monter *Le Malentendu* de Camus et a demandé à l'auteur de lire son texte – pièce en trois actes qui fait partie du « cycle de l'absurde » – devant des comédiens susceptibles d'être engagés. Maria Casarès, ancienne élève du Conservatoire d'art dramatique sous contrat au Théâtre des Mathurins s'est déjà faite remarquer avec le premier rôle dans *Deirdre des douleurs* de John Millington Synge, en 1942.

Marcel Herrand la choisit pour incarner Martha dans *Le Malentendu* d'Albert Camus. Les répétitions commencent et l'écrivain est charmé par l'actrice. La nuit du 6 juin 1944, à l'issue d'une soirée chez le metteur en scène Charles Dullin et le jour même du débarquement des troupes alliées en Normandie, ils tombent amoureux. Elle a vingt et un, il en a trente. Maria Casarès, fille de Santiago Casarès Quiroga plusieurs fois ministre et ancien président de la Seconde République espagnole, était exilée à Paris avec sa mère depuis 1936.

Engagé dans la Résistance, Albert Camus, algérois, vivait seul à Paris depuis octobre 1942 : sa femme Francine Faure, enseignante à Oran, n'avait pu le rejoindre, suite à l'occupation de la zone sud par les Allemands. En octobre 1944, lorsque ma mère peut enfin venir à Paris, Maria Casarès et Albert Camus se séparent. Ils se retrouveront après la guerre, le 6 juin 1948, à la faveur d'une rencontre impromptue boulevard Saint-Germain. Un an plus tôt, Camus publiait *La Peste* chez Gallimard, et remportait un grand succès littéraire.

Les lettres de Maria Casarès et d'Albert Camus révèlent l'intensité de leur relation intime, de leur complicité intellectuelle et artistique...

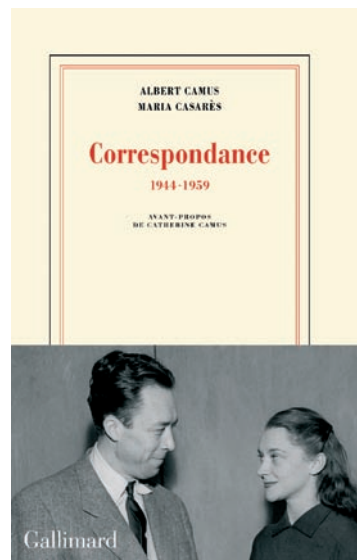
Vous évoquez en préambule à la correspondance, « la tension exténuante qu'exige une vie libre tempérée par le respect des autres »... Camus ne cessait de se soucier de sa famille...

C.C. Je ne pensais pas seulement à la famille en écrivant ce que vous mentionnez, mais à l'être humain en général. Pour moi, la liberté c'est la



Catherine Camus
Photo © DR

Catherine Camus est la fille d'Albert Camus et de Francine Faure (mariés en 1940). Elle a 14 ans quand son père meurt dans un accident de voiture en 1960. En 1980, elle renonce à sa carrière d'avocate et prend en charge la gestion de l'œuvre de son père. Elle a édité *Le Premier homme*, les *Carnets III*, la *Correspondance d'Albert Camus et Maria Casarès (1944-1959)*, et elle est l'auteur de *Albert Camus Solitaire et solidaire* (Michel Lafon, oct. 2013) et *Le monde en partage - Itinéraires d'Albert Camus* (Gallimard, nov. 2013).



Albert Camus et Maria Casarès
Correspondance 1944-1959
Présentée par Catherine Camus
Éditions Gallimard, collection Blanche
(parution le 9 novembre 2017)
1312 pages, 32,50 €
Avec le soutien de la Fondation La Poste.

liberté de choisir ses liens. C'est déjà pas mal. Mais mon père m'a appris qu'il n'y a pas de liberté sans responsabilités, que la fin ne justifie pas les moyens. Si vous voulez être libre et responsable, vous êtes tenu de faire attention aux autres. Reste comme champ de tous les possibles la liberté de penser.

Exilés tous les deux, chacun pour des raisons différentes, ils ont, d'une certaine manière la langue française pour patrie...

C.C. Je dirais, plus que la langue française, qu'ils ont en commun l'Espagne, le sang espagnol. La famille maternelle de mon père était originaire d'Espagne. Dans la Correspondance échangée avec Maria Casarès, l'Espagne est sans cesse citée, et dans ses *Carnets* (vol. III), il écrit : « À travers ce que la France a fait de moi, inlassablement, toute ma vie j'ai essayé de rejoindre ce que l'Espagne avait laissé dans mon sang et qui selon moi était la vérité ».

Grâce à la traductrice et éditrice argentine Victoria Ocampo (1890-1979), directrice de la maison d'édition *Sur*, qu'il rencontre une première fois en 1946 à New York et qui deviendra une amie avec qui il entretiendra une correspondance régulière, ses œuvres seront traduites en langue espagnole, en Argentine. Elles étaient, à cette époque, interdites en Espagne...

Maria Casarès doute de ses capacités quant à l'écriture, elle s'adresse à Camus en ces termes : « Je ne sais pas pérorer, je ne sais pas parler, et encore moins écrire » ou encore : « Écoute-moi, mon chéri ; ouvre-toi entièrement à moi ; je ne sais pas m'exprimer, je ne sais pas parler et encore moins écrire (...) ». Ses lettres, pourtant, disent le contraire, elles sont pleines de rythme, de vitalité, de subtilité, d'humour aussi...

C.C. Maria Casarès a écrit un livre, *Résidente privilégiée* (Fayard, 1980). Voilà ce qu'en a dit Alejo Carpentier : « un merveilleux écrivain », à la prose « d'une patte absolument ex-

ceptionnelle ». Il écrit que toutes les pages consacrées à Camus peuvent compter « parmi les morceaux d'anthologie » de son travail.

Oui, elle donne la vie, profonde et mouvementée, dans tous ses mots.

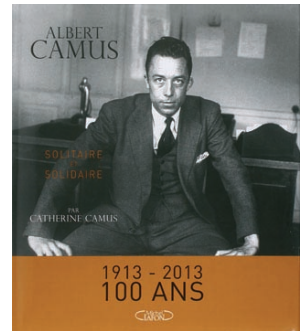
Roland Barthes écrit dans « Une tragédienne sans public » ([1954], in *Œuvres Complètes I*) : « Maria Casarès [...] oblige à explorer avec elle toute la durée du geste dramatique : si elle pleure, il ne vous suffit pas de comprendre qu'elle souffre, il vous faut aussi éprouver la matérialité de ses larmes, supporter cette souffrance bien après que vous l'avez comprise. Si elle attend, il vous faut aussi attendre, non de la pensée, ce qui vous est facile dans votre fauteuil, mais des yeux, des muscles, des nerfs, [...] ».

Qu'en pensez-vous ? On pourrait presque dire que la lecture de sa correspondance avec Camus produit le même effet...

C.C. Oui, Barthes avait raison. Mais elle était pareille dans la vie : être avec elle, c'était grandir, envisager les choses et les êtres dans toutes leurs dimensions, leurs contradictions, et les accepter avec un cœur plus ouvert, plus grand.

De *L'Étranger* à *La Peste*, de *Noces* à *La Chute*, de *Caligula* aux *Justes*, Albert Camus expérimente tous les genres, avec une prédilection pour le théâtre. Sa correspondance avec Maria Casarès témoigne de son investissement dans la voie du théâtre...

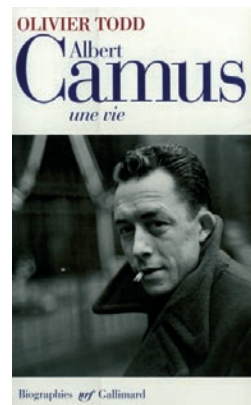
C.C. Mon père s'est très tôt intéressé au théâtre. Entre 1936 et 1939, il anime à Alger le Théâtre du Travail et le Théâtre de l'Équipe, essayant de concilier théâtre populaire et théâtre d'art. André Malraux, devenu ministre de la Culture en 1959, s'apprêtait à lui confier la direction d'un théâtre parisien, sans doute la Salle de l'Athénée. Il a été metteur en scène, adaptateur, dramaturge... Il a adapté Malraux, Dino Buzzati, mis en scène Dostoïevski dont il dit que tous les personnages l'ont marqué, Calderon, Faulkner, pour ne citer qu'eux.



Catherine Camus
Albert Camus Solitaire et solidaire
Éditions Michel Lafon, oct. 2013.



Catherine Camus
Le monde en partage.
Itinéraires d'Albert Camus
Éditions Gallimard, nov. 2013.



Olivier Todd
Albert Camus, une vie
Éditions Gallimard,
NRF Biographies, 1996.



Virgil Tanase
Camus
Éditions Gallimard,
Folio biographies, 2010.

Un chapitre entier du *Mythe de Sisyphe* est consacré au comédien, une des figures de l'homme absurde.

Dans leur correspondance, on voit en effet combien la passion du théâtre lie les deux protagonistes. Maria incarne Dora dans *Les Justes*, pièce créée au théâtre Hébertot le 15 décembre 1949, après avoir interprété Martha dans *Le Malentendu*, et Victoria dans *L'État de siège* en 1944... Camus a dit qu'une scène de théâtre était un des lieux du monde où il était heureux.

La solitude est un terme récurrent dans la correspondance et particulièrement dans les lettres de Camus. À plusieurs reprises, Maria Casarès tente de le reconforter. En novembre 1953, Camus écrit : « Ce que tu m'as dit d'Actuelles m'a réchauffé. J'en avais besoin à vrai dire. Je n'aime pas dire que je suis seul et pourtant, en tant qu'écrivain, je n'ai jamais mieux senti ma solitude. »

La publication de *L'Homme révolté* (1951) a entraîné de « longues luttes avant et après »...

Pouvez-vous nous en dire quelques mots ? Sa relation avec Sartre, Breton ?

C.C. Il a effectivement été très seul après la parution de *L'Homme révolté*, un essai qui analyse différentes formes de révolte rencontrées dans l'Histoire. Bien qu'il ait écrit dans ses *Carnets* « je suis dans l'attente d'une catastrophe annoncée », je crois qu'il n'avait pas pris la mesure du désert que cela a créé autour de lui. Peu avant la publication de *L'Homme révolté*, des divergences politiques apparaissent déjà entre Sartre et lui, notamment parce que Camus remet en cause, dans ses chroniques de *Combat*, le dogmatisme du parti communiste. Il parlait d'un autre monde, plus ouvert, plus accessible... Puis, lorsque *L'Homme révolté* sort en octobre 1951, la rupture est définitive entre les deux hommes qui avaient été amis. Avec André Breton, une polémique s'était engagée dès la prépublication dans les *Cahiers du Sud*, en juin 1951, d'une version de son chapitre sur Lautréamont. Aux réponses de l'un et de l'autre, suit la publication dans *Arts* d'un entretien entre André Breton et le philosophe Aimé Patri, auquel Camus répond par une « Lettre au journal Arts ». Le débat porte sur la philosophie de la mesure d'Albert Camus et sa conciliation de la vision surréaliste de l'existence et de la révolution. À cette époque, il était donc brouillé avec Sartre, avec les surréalistes, et méprisé par l'université.

Voyiez-vous, enfant, votre père écrire ? Comment le décririez-vous ?

C.C. Je n'ai pas vraiment vu mon père écrire. Quand il était avec nous, il était vraiment avec nous. Nous ne savions pas qu'il était célèbre, nos parents nous ont protégés. Il était rassurant, sévère et tendre. J'avais 14 ans quand mon père est mort.

Vous gérez l'œuvre de votre père depuis 1980 et vous avez édité *Le Premier homme*, les *Carnets III*, cette correspondance avec Maria Casarès, publié *Albert Camus Solitaire et solidaire*, *Le monde en partage – Itinéraires d'Albert Camus...* Avez-vous le projet de publier d'autres inédits ?

C.C. Non, à ce jour, aucun autre projet de publication d'inédits n'est prévu.

.....

Sites internet

Éditions Gallimard
<https://www.gallimard.fr/>

Bnf - Albert Camus, bibliographie
http://www.bnf.fr/fr/collections_et_services/anx_biblios_litt/a.biblio_albert_camus.html



Albert Camus
L'homme révolté (1951)
 Éditions Gallimard,
 Folio essais, 1985.



Albert Camus
Le premier homme
 Éditions Gallimard,
 Folio, 2016.
 Roman autobiographique
 inachevé publié par
 Catherine Camus en 1994.

Lettres choisies

Albert Camus et Maria Casarès
Correspondance 1944-1959
© Éditions Gallimard, novembre 2017.

1944 – Albert Camus à Maria Casarès

1 heure [du matin] [juin 1944]

Ma petite Maria,

Je viens de rentrer, je n'ai pas du tout sommeil et j'ai une si grande envie de t'avoir près de moi qu'il faut bien que je vienne à ma table pour te parler comme je le peux. Je n'ai pas osé dire à Marcel [Herrand] que je n'avais pas envie d'aller boire son champagne. Et puis tu étais avec tant de monde ! Mais au bout d'une demi-heure, j'en ai eu assez, j'avais seulement besoin de toi. Je t'ai tant aimée, Maria, tout ce soir, en te voyant, en entendant cette voix qui pour moi est maintenant devenue irremplaçable en montant chez Marcel, j'ai trouvé un texte de la pièce. Je ne peux plus la lire sans t'entendre, c'est ma façon à moi d'être heureux avec toi.

J'essaie d'imaginer ce que tu fais, et je me demande avec étonnement pourquoi tu n'es pas là. Je me dis que ce qui serait dans la règle, dans la seule règle que je connaisse, qui est celle de la passion et de la vie, c'est que tu rentres demain avec moi et que nous finissons ensemble une soirée que nous aurons commencée ensemble. Mais je sais aussi que cela est vain et qu'il y a tout le reste.

Mais du moins ne m'oublie pas quand tu me quittes. N'oublie pas non plus ce que je t'ai dit si longuement chez moi, un jour, avant que tout se précipite. Ce jour-là je t'ai parlé avec le plus profond de mon cœur et je voudrais, je voudrais tant que nous soyons l'un à l'autre comme je t'ai dit alors qu'il fallait l'être. Ne me quitte pas, je n'imaginerai rien de pire que de te perdre. Qu'est-ce que je ferais maintenant sans ce visage où tout me bouleverse, cette voix et aussi ce corps contre moi ? D'ailleurs ce n'est pas cela que je voulais te dire aujourd'hui. Mais seulement ta présence ici, l'envie que j'ai de toi, ma pensée de ce soir. Bonne nuit, mon chéri. Que demain vienne vite et les autres jours où tu seras plus à moi qu'à cette maudite pièce. Je t'embrasse de toutes mes forces.

AC

1948 – Maria Casarès à Albert Camus

[Du 12 au 18 août 1948]

Voilà ce que je me vois obligée de faire pendant mes vacances ! Mon Dieu, que j'aurais voulu que tu sois près de moi pour me conseiller ! Imagine-toi que j'ai reçu hier matin une lettre du secrétaire de Picasso, Mariano Miguel, me priant de pondre un petit article, un appel aux sympathisants de l'Espagne Républicaine pour venir en aide aux réfugiés. Ceci au nom du Comité de ayuda a los refugiados españoles dont je fais partie, et devant paraître dans leur Boletín.

(...)

Ma vie est la même et pourtant beaucoup plus mouvementée depuis que les « malentendus postaux » ont pris fin et que de nouveau tu es tout près de moi. Je te parle, je lis et relis tes lettres, je bâtis des projets extraordinaires et j'ai déjà dans ma petite tête un programme pour cet hiver qui est bon, très bon, je puis te l'assurer, l'ayant déjà vécu et revécu je ne sais plus combien de fois. D'ailleurs dans mes projets, tu es content et tu me souris... Alors !

Je vois que le « Bal » de Cadix est passé par bien des épreuves. D'abord tu me dis que tu lui as rajouté un acte, ce qui m'a un peu effrayée, je l'avoue. Ensuite, tu me racontes que les modifications ne sont pas grandes et que je suis devenue

la fille du juge (en suis-je digne, ou plutôt en est-il digne ?). Je confesse que je m'égare et que je ne sais plus que penser maintenant que je veux déjà commencer et m'occuper sérieusement de « Victoria », pour être un peu prête le jour de la première répétition et par conséquent moins émue. Enfin, quoi que tu fasses, je sais que c'est bien, car j'ai le sentiment profond depuis que je te connais que tu ne diras jamais quelque chose en désaccord avec ce que tu es. Or ce que tu es, est ce que j'aurais rêvé d'être si j'étais née homme. Après cela, comment veux-tu que je ne t'aime pas ? Et après l'avoir compris, après en avoir eu la révélation profonde qui m'a été donnée, comment veux-tu que cela ne dure pas jusqu'à la fin ?

Mon amour, j'ai beaucoup réfléchi et je suis arrivée à la conclusion que les événements que nous croyions contraires ne sont destinés qu'à nous aider à comprendre le véritable sens de la vie et, dans ce cas, à nous rapprocher plus étroitement l'un de l'autre. J'étais trop jeune lorsque je t'ai connu pour saisir véritablement tout ce que « nous » représentions et il a peut-être fallu que j'aie ailleurs me buter à la vie pour revenir avec une souffrance intarissable vers toi, mon sens.

Maintenant, me voilà entière, à toi. Prends-moi contre toi et ne me quitte jamais plus. Je saurai comprendre tes tentations, s'il t'en vient et je saurai aussi te faire part des miennes pour pouvoir puiser en toi la force qui doit me les faire vaincre. Lorsque j'y pense, lorsque j'essaie d'imaginer notre avenir, j'étouffe presque de bonheur et une immense crainte me serre le cœur, ne pouvant pas croire à tant de joie dans ce monde.

(...)

14 août [1948]

(...)

Tu sais que je voudrais, pour te plaire beaucoup, être très brune lorsque nous nous retrouverons. Tu sais que pour arriver à ce louable but, il faut le soleil et ses rayons... sans voiles. Bien. Lorsqu'il pleut, je renonce à ma beauté mauresque, et je me repose et me soigne physiquement et intellectuellement pour t'apporter quelqu'un d'enrichi ; mais lorsque le temps s'améliore un peu, l'idée de l'Arabie me reprend avec des forces multipliées et je sors prendre le peu de reflet de lumière que je peux trouver. C'est ainsi que je perds ma journée, car je ne brunis pas, je ne me repose pas et je ne lis pas. Quand le soir arrive, très très tard, après une après-midi interminable, je rage de n'avoir rien fait et je suis de mauvaise humeur.

Par ailleurs, après avoir terminé Les Démons (sur lesquels je me rétracte de ce que j'ai dit, ayant trouvé la seconde partie bien supérieure à la première) et L'Histoire des Treize (Ferragus. La Duchesse de Langeais. La Fille aux yeux d'or) que j'ai beaucoup goûtée, je me suis mise à la lecture des mémoires du Cardinal de Retz. Je suis à la page 100, et permets-moi de te demander en toute candeur, en quoi et pourquoi considères-tu ce livre comme quelque chose d'immense.

Évidemment, je suis à la page 100, mais tout dans ces mémoires, me rebute à un tel point que je mets en doute pouvoir [sic] arriver jusqu'au bout.

Monsieur le Cardinal de Retz me paraît un « nouveau riche moral », un homme avec une intelligence au-dessus de la moyenne, mais avec une âme fort médiocre, une ambition inintéressante, et des velléités d'impuissant. Un raté.

Je ne vois vraiment pas en quoi les aventures et les mésaventures de ce monsieur peuvent passionner qui que ce soit. Tu me diras qu'il parle d'autres personnages plus attachants et qu'il est exaltant de connaître davantage un Mazarin, par exemple.

D'accord, mais pas à travers un Cardinal de Retz. Tu me diras que le style est très beau, et qu'il y a une élégance dans le parler, et dans la pensée, et dans les actes de ces gens, qui est rudement agréable à goûter, surtout maintenant. D'accord, mais pour cela, je préfère lire Les Liaisons dangereuses ou n'importe quel autre livre plus ou moins de cette époque qui m'apporte la même ambiance et le même parfum.

Quant à l'intérêt politique ou historique, je ne peux pas en parler, il m'est impossible de m'y attacher, ne m'intéressant pas beaucoup aux ruses et aux complots politiques, en général, et encore moins à ceux de cette époque en particulier et racontés par ce monsieur.

Enfin, j'essaierai tout de même de mener ma lecture jusqu'au bout et peut-être cet effort, me vaudra-t-il un changement d'idée.

Pour le moment, mon chéri, je vais me coucher. Il est trop tard et je me laisse un peu entraîner.
Je t'aime et je t'embrasse comme jamais.
Maria Victoria

1957 - Albert Camus à Maria Casarès

Vendredi 4 octobre 1957

Mon cher amour,
Ta longue lettre de Montevideo t'a enfin ramenée près de moi. Jusque-là tu flottais, fantôme incertain, entre des latitudes indécises. Mais le courrier avion est curieusement long entre les deux continents ! (Une semaine pratiquement.) Navré que tu n'aimes pas les voyages en bateau. L'un de mes rêves était de faire une croisière avec toi. Rayons cela. Je t'imagine, déchirée entre les Galiciens et les Espagnols, sans compter ta mission d'actrice française. Et si Montevideo t'a fait penser à Bruxelles, que diras-tu de Buenos Aires ! Là comme partout en Amérique du Sud, d'ailleurs, tu seras dévorée. Je soupçonne les Américains du Sud de s'ennuyer et l'ennui comme le reste est là-bas démesuré. Il te restera les triomphes de Tudor et le souvenir confus d'une course haletante.
Pour moi les choses vont mieux depuis que je suis rentré de Normandie, je me suis mis aux Possédés et je travaille régulièrement, ne sortant pas, ou peu et enfin plongé dans un labeur qui m'absorbe. Bien sûr ce n'est pas mon roman et j'y pense parfois avec mélancolie. Mais tout vaut mieux que cette inertie, cette incurie, où j'étais plongé. Et puis si l'élan est bien pris peut-être continuera-t-il au-delà.
Les Possédés sont passionnants. Ce livre est extravagant mais génial. C'est une des fleurs de la civilisation, on ne peut guère aller plus loin, ni plus profond. Et ce serait bien et courageux, et exaltant de monter la pièce sans concession. À part ça, je n'ai rien vu d'une saison qui a commencé surtout avec du boulevard. Le Journal d'Anne Frank est un grand succès mais je ne l'ai pas vu, Caesonia ne m'invitant plus depuis qu'elle a travaillé avec moi³. Ce soir je vais voir Barrault avec l'Histoire de Vasco de Schehadé. B[arrault] m'a proposé à nouveau de monter moi-même Les Possédés chez lui. J'attends.
La solitude presque totale où je vis me fait réfléchir sur la manière idiote dont je me laisse vivre quelquefois. Il faudrait que j'utilise mieux, et plus grandement, les années que j'ai encore. Mais il est vrai que tu me manques pour cela. Tu es mon équilibre, l'épaisseur du sang et des rêves, la vérité qui me nourrit. Qu'importe ? Tu vas revenir, nous nous séparerons encore, et nous retrouverons et tu m'aides, absente ou présente, je suis fier de toi et de nous, je t'attends toujours. Résiste, veille sur toi et reviens dans mes bras. Je t'embrasse insidieusement.
A.

© Gallimard, 2017

Albert Camus et Maria Casarès Portrait croisé

Par Corinne Amar

« Toute ma vie, dès qu'un être s'attachait à moi, j'ai tout fait pour qu'il recule. Il y a bien sûr l'incapacité où je suis de prendre des engagements, mon goût des êtres, de la multiplicité, mon pessimisme quant à moi. Mais peut-être n'étais-je pas aussi frivole que je le dis. Le premier être que j'ai aimé et à qui j'étais fidèle m'a échappé dans la drogue, dans la trahison. (...) J'ai à mon tour échappé à tous depuis et j'ai voulu d'une certaine manière que tous m'échappent ».
(Extrait de *Albert Camus, Carnets, 1959, OC, IV*, Gallimard, 2008)

Albert Camus naît en 1913, à Mondovie, sur la côte orientale de l'Algérie, alors colonie française. L'année suivante, alors que son père est tué à la bataille de la Marne, sa mère, qui ne sait ni lire ni écrire, en partie sourde, s'installe à Alger, avec ses deux fils, chez sa propre mère – « une mère rude et dominatrice » -, et ses frères, ouvriers. Pour la mère, la vie est dure (elle fait des ménages), alors les enfants sont élevés à la dure. Par la grand-mère. De son père, Camus ne connaît rien, à part quelques photographies... « En bonne place, on peut voir dans un cadre doré la croix de la guerre et la médaille militaire. L'hôpital a encore envoyé à la veuve un petit éclat d'obus retrouvé dans les chairs. La veuve l'a gardé. Il y a longtemps qu'elle n'a plus de chagrin. (...) Il commence à sentir beaucoup de choses. À peine s'est-il aperçu de sa propre existence. Mais il a mal à pleurer devant ce silence animal. Il a pitié de sa mère, est-ce l'aimer ? Elle ne l'a jamais caressé puisqu'elle ne saurait pas. Il reste alors de longues minutes à la regarder. À se sentir étranger, il prend conscience de sa peine. » C'est un extrait de *L'envers et l'endroit*, écrit en 1937, à l'âge de vingt-quatre ans – ce premier texte réédité en 1958, et dont il disait dans la préface, en l'ayant relu après tant d'années, que c'était *bien cela*, « cela, c'est-à-dire cette vieille femme, une mère silencieuse, la pauvreté, la lumière sur les oliviers d'Italie, l'amour solitaire et peuplé, tout ce qui témoigne, à mes propres yeux de la vérité » (1). En 1933, il est étudiant en philosophie et il a trois passions ; le football, le théâtre, et le journalisme. Tuberculeux, il est contraint d'abandonner le football, et ne peut passer le concours de l'agrégation, se voyant refuser le certificat médical d'aptitude. Il n'a donc aucun titre. Il fonde avec des étudiants le *Théâtre du*

travail, une troupe d'amateurs, veut toucher un public ouvrier – ce milieu dans lequel il a grandi, auquel il restera attaché. Il est metteur en scène, comédien, milite pour une culture méditerranéenne et antifasciste, joue dans la troupe de Radio-Alger. Il adhère au Parti communiste en 1936, il en sera exclu un an plus tard, année de publication de ce premier livre, chez son ami le libraire Edmond Charlot, *L'envers et l'endroit*. La voie de l'enseignement lui étant fermée, Camus doit survivre financièrement ; il vit de petits boulots, signe une série de reportages pour le Quotidien de gauche *Alger républicain*, a des projets littéraires qu'il mène de front ; un essai qui deviendra *Le mythe de Sisyphe*, une pièce, *Caligula*, un récit, *L'étranger*. En mars 1940, au moment de la débâcle, et sans travail à Alger, il quitte son Algérie natale, arrive à Paris, embauché par le journaliste Pascal Pia (qu'il a connu à Alger), comme secrétaire de rédaction à *Paris Soir*. Évoquant Camus dont il fut le camarade au lycée, puis son premier éditeur à Alger, Edmond Charlot dira de lui qu'il était la séduction même, que toutes les femmes étaient amoureuses de lui, que sa culture était stupéfiante et qu'il avait des idées précises sur tout : littérature, société, sentiments (2). À Paris, sa singularité, son assurance, éblouissent, tout autant que la qualité de ses deux premiers textes publiés aux éditions Gallimard, en 1942, *L'étranger* et *Le mythe de Sisyphe*. C'est avec *Caligula*, pièce en 4 actes, parue en 1944, (interprétée par Gérard Philipe) qu'il connaîtra enfin le succès. Trois ans plus tôt, il a épousé une Oranaise, Francine Faure (après un premier mariage, alors qu'il était étudiant, avec Simone Hié, avec qui la relation s'était rapidement détériorée). Début 1944, il rejoint le réseau de résistance – Combat – et dirige son journal clandestin. Lorsque la jeune actrice, ancienne élève du Conservatoire d'art dramatique, Maria Casarès (1922-1996) rencontre Albert Camus chez Michel Leiris, à l'occasion d'une lecture, le 19 mars 1944, elle a vingt et un ans, il en a trente. Elle est sous contrat avec le théâtre des Mathurins, est déjà remarquée par le cinéma ; l'été d'avant, elle tournait le film de Marcel Carné avec Jean-Louis Barrault et Pierre Brasseur, *Les Enfants du paradis*. Camus lui propose d'interpréter le rôle de Martha dans *Le Malentendu*. Les répétitions commencent, il est sous le charme, ils tombent amoureux l'un de l'autre. Cette jeune Espagnole, aux épais cheveux noirs, aux yeux verts, au physique frêle, au jeu si intense qu'elle est apparue aux yeux de tous comme une révélation, et déjà une grande tragédienne, est réfugiée avec sa mère à Paris (depuis 1936), le père, avocat, plusieurs fois ministre et chef du gouvernement de la Seconde République espa-

gnole, ayant été contraint à l'exil, avec la prise de pouvoir de Franco. « Dès ce jour d'octobre 1939 où elle franchit pour la première fois le seuil de ma classe du Conservatoire, ce qu'elle a d'exceptionnel s'est imposé à moi », dira de Maria Casarès, en avant-propos à l'ouvrage qu'elle lui consacrait, son professeur, Béatrix Dussane. Plus loin ; « Elle a donné *Hermione* tremblante de tous ses membres et ruisselante de larmes dès son entrée. Certes, elle a été au bout sans mollir – mais ce survoltage à son âge (19 ans) m'inquiète (...). Je la réclame pour ma classe, bien résolue à la mettre, au moins pendant toute sa première année, au vert, c'est-à-dire à des rôles qui ne lui demanderont pas d'effort » (3). Albert Camus et Maria Casarès sont amants, quelques mois après leur rencontre. Camus, marié, vit seul à Paris depuis deux ans, sa femme, Francine Faure, institutrice à Oran, n'ayant pu le rejoindre à cause de l'occupation de la zone par les Allemands. Ils s'aiment, ils se désirent, ils se le disent, ils se l'écrivent. « Puisque tu ne viens pas, donne-moi au moins, mon chéri, des détails plus précis sur ta vie, sur ce que tu fais. Songe que l'imagination travaille quand elle est séparée. Exemple de questions qui peuvent se prêter à un cœur qui aime : Tu vas à Meudon ? chez qui ? avec qui ? Que faisais-tu samedi à 18 heures, rue d'Alleray, dans le 15^e arrondissement qui n'est pas ton quartier etc., etc. Tu vois, petite Marie tout ce qui peut venir à l'esprit d'un homme désœuvré, disponible, sans rien où accrocher le trop plein de passion qu'il se sent (11 juillet 1944) (4). C'est un homme épris qui écrit, qui attend, qui espère, qui aime. Pour elle, Camus est tout ; père, frère, ami, amant et fils parfois... Même si elle le sait marié, et père de Catherine et Jean. Les éditions Gallimard publient aujourd'hui leur correspondance, dans cette relation qui les lia passionnément douze années durant, après une séparation volontaire (en octobre 1944) et une rencontre à nouveau, en juin 1948, jusqu'à la mort accidentelle de Camus, tué sur le coup, un 4 janvier 1960, en pleine journée, assis à la place du mort, dans une voiture qui s'écrasait contre un platane le long d'une route longue et droite. Trois ans auparavant, l'Académie suédoise lui remettait le Nobel de littérature...

.....

(1) Albert Camus, *Œuvres, L'envers et l'endroit*, Quarto Gallimard, 2013, p. 113

(2) Charlot, *l'ami éditeur* ; Propos recueillis par Catherine Argand, pour *Lire Magazine*, mars 1991, p.130

(3) Béatrix Dussane, *Maria Casarès*, Calmann-Levy, 1953, p7, p. 14.

Marcel Pagnol

Correspondances intimes et littéraires

Par Gaëlle Obiégly



Marcel Pagnol était très désordonné. Ces lettres inédites ont été retrouvées dans des placards, des greniers. Les archives personnelles de l'homme aux multiples activités auront sans doute été le dernier de ses soucis. Il va toujours de l'avant. C'est sa femme, Jacqueline, qui a conservé ses documents. Ils sont aujourd'hui organisés

avec soin par Thierry Dehayes et Nicolas Pagnol, petit-fils de l'écrivain.

Marcel Pagnol, dramaturge, cinéaste, producteur, écrivain, apparaît ici divers points de vue. En effet, ses correspondances exposent à la fois sa vie officielle et sa vie privée. Le livre rend compte des personnes qui accompagnent, marquent la vie de Pagnol. Chaque section se consacre à une relation dont on verra la marche, du premier contact écrit au point final. Tout d'abord, il nous est donné de lire les lettres qu'il échange avec son père. Avec lui, comme avec les autres, Marcel s'entretient de ce qui l'occupe. Et son entrain est colossal. L'ouvrage montre, en premier lieu, un tempérament. Le succès phénoménal, un caractère entreprenant, sa célébrité internationale, sa place dans les institutions culturelles se dégagent de ces lettres en même temps que l'intimité du cinéaste et écrivain. Quel père, quel frère, quel époux, quel fils est-il ? Cet aspect de sa personnalité se révèle particulièrement au début du livre, dans sa correspondance avec la figure paternelle dont il s'est détaché très tôt. La vie de bohème, les amitiés, l'esprit de fête l'éloignent du père aux principes rigides. Néanmoins, leurs lettres témoignent d'une tendresse réciproque. Le clan est resté à Marseille. Marcel prend des nouvelles et se confie à son père qui, de loin, voit son fils

comme un jeune homme oisif et dépensier. Ce qui, en réalité, n'est pas le cas. Pagnol travaille avec acharnement, à ses pièces, et il vit avec très peu d'argent. Si Joseph doute des choix de son fils, qui a interrompu sa carrière de professeur pour se consacrer à l'écriture de sa pièce *Jazz*, Pagnol, lui, est certain de sa gloire future. *Jazz* fera, en effet, salle comble. Ce que pourra constater son père. Pourtant, il se demande de quoi il vit, s'inquiétant du devenir matériel et moral de son enfant livré au monde parisien qu'il tient en basse estime. En 1927, Marcel le rassure ainsi : « Mon cher Papa, tu dois te demander ce que je deviens : je travaille, tout simplement, enfermé du matin au soir, et je suis très content des pièces que je viens de terminer. » Puis, « Si *Topaze* et *Marius* réussissent comme je l'espère, j'aurai de la galette à foison ». On verra plus tard dans l'ouvrage que ces lettres annoncent une vie de succès comme peu d'auteurs français en ont connu, notamment en Amérique où le public accueille les films de Pagnol avec enthousiasme. Les lettres de Simenon, installé dans le Connecticut, en témoignent. Mais restons encore avec le jeune Marcel et son père, car cette période est marquée par un drame relaté avec précision et dont il ne sera ensuite plus du tout question. Il s'agit de la mort de Paul, le frère dont Marcel prit grand soin. Il s'est impliqué dans la guérison de Paul, le confiant à un médecin belge réputé. Il adresse donc son frère au docteur Lauwers. Dans sa clinique « il vient des épileptiques de tous les points du monde ». L'ambition de Pagnol aura, là, un dénouement tragique. Dans un premier temps, tout va bien. Paul semble sorti guéri de cette opération, Marcel lui fait part de sa joie. Mais le frère décède peu après. Pagnol décrit à son père « ce qui s'est passé », une mort paisible dans un lit qui « ne marquait aucun désordre ». Ce souvenir de Paul l'habitera toute sa vie, ainsi que le sentiment de culpabilité. Une lettre révèle qu'il a convaincu son jeune frère de tenter l'opération. Il s'en justifie auprès de son père ce samedi de juillet 1932, sans date. Cet instant de la mort ouvre une béance. Mais il réprime son chagrin en le relativisant. « J'ai eu une grande peine quand je l'ai vu étendu sur son lit de mort. Mais j'ai eu bien plus de peine quand je le voyais chancelant, dans les rues d'Orange, la nuit, parlant au ciel, dans un pauvre costume trempé dans l'eau d'un canal... » Passé cet événement tragique, la vie de Pagnol reprend son rythme trépidant vers la gloire, le bonheur amoureux, la joie familiale. Et de nouveau la mort vient assombrir son existence, celle de sa fille à l'âge de trois ans. À Georges Simenon, avec lequel la correspondance porte autant sur la vie privée que professionnelle, il annonce le malheur en ces termes : « ma petite Estelle est morte d'une encéphalite, en trois jours. Nous sommes

écrasés. Je n'ai plus de courage. » Mais chez Pagnol, l'énergie reprend vite le dessus. Ni les difficultés ni l'épreuve ne peuvent venir à bout de la vitalité qui le caractérise. Celle-ci se déploie dans sa vie intime comme dans ses entreprises. Dès l'âge de dix-huit ans il a fondé une revue avec Gaston Mouren et Jean Ballard. Dans les lettres qu'il échange avec ce dernier, on voit quel meneur d'hommes est Marcel Pagnol. La revue qui porte le nom de *Fortunio* affiche par son titre une volonté de conquérir le monde. Cette partie de la correspondance nous renseigne sur l'ascension rapide de Pagnol. À son arrivée à Paris, il affronte des « embarras pécuniaires », connaît le découragement, mais pour celui qui a « une volonté de fer, rien n'est impossible ». La revue doit être un marchepied vers la notoriété, « le moment pour *Fortunio* est exceptionnel. Nous pouvons nous faire une très grosse place ici » écrit-il à son camarade Jean Ballard. Leurs échanges témoignent de divergences et de la pugnacité de Pagnol pour qui tout se joue à Paris. Avec le temps, il se fera connaître par ses œuvres. Théâtre, cinéma, romans lui offrent des succès. Sa correspondance avec Simenon installé aux États-Unis en 1946, fait état de la célébrité de Pagnol dans ce pays. Dans leurs lettres, ils s'entretiennent surtout de leur inquiétude quant à la menace d'un conflit russo-américain. Ils s'organisent pour survivre à une catastrophe qui leur paraît inéluctable. Simenon invite son ami en Amérique et lui décrivant sa propriété il en vante l'avantage principal, qui n'est pas son confort, mais la possibilité « si les événements l'exigent » de vivre là de manière autarcique « avec vaches, cochons, sirop d'érable, etc. ». Le lieu est un refuge, loin de tout endroit stratégique. Pagnol annonce sa venue imminente, s'y prépare et renoncera. Il a trop à faire. Le travail et l'achat du plus bel hôtel particulier de Monte-Carlo. Malgré cela, il n'ignore pas la menace d'une guerre et considère l'Amérique et les opportunités du « Nouveau Monde », ses déserts où l'on peut toujours « déterrer des racines désaltérantes ». Passé cet épisode survivaliste, la correspondance prend une autre tournure, d'autres préoccupations surgissent. Les lettres du romancier Pierre Benoit avec Marcel Pagnol laissent deviner un jeu de petits services. Et l'on voit alors Pagnol faire bien des démarches pour entrer à l'Académie française avec l'aide de Benoit. Lui, en échange, souhaite obtenir un rôle pour l'actrice Andrée Spinelly. Il sollicite le cinéaste en vue de faire le bonheur de cette femme délaissée par

le cinéma. Ces « petites affaires » aboutiront à l'élection de Marcel Pagnol à l'Académie française en 1947. Après quoi, il se concentrera de nouveau sur l'écriture et le cinéma.

Marcel Pagnol
« Je te souhaite beaucoup d'ennemis comme moi »
Correspondances intimes et littéraires.
Édition établie par Nicolas Pagnol et Thierry Dehayes
Préface de Philippe Caubère
Éditions Robert Laffont, 16 novembre 2017
368 pages, 24 €.

Avec le soutien de



Éditions Robert Laffont
<http://www.laffont.fr/>

Lire FloriLettres n°168 : Marcel Pagnol.
Correspondances inédites – Le cinéma.

**Entretien avec Nicolas Pagnol et
Anne Dieusaert.**

(Par Nathalie Jungerman)
<http://www.fondationlaposte.org/florilettres/florilettres-n168-marcel-pagnol-correspondances-inedites-le-cinema/>

Dernières parutions

Par Élisabeth Miso, Corinne Amar

Biographies



Élisabeth Gouslan, *Les nuits blanches de Marcello*. « Sa principale qualité, c'est une manière très personnelle de s'exprimer, une sorte de spontanéité qui est le fruit d'une technique très précise. Il paraît ne pas savoir ce qu'il fait, ne pas avoir de mémoire, il semble vouloir oublier le déroulement de la scène, il veut gommer tout ce qu'il a appris. D'ailleurs il ne sait qu'imparfaitement son texte, exprès... », sur le tournage du *Pigeon* (1958) Mario Monicelli a tout le loisir d'observer la méthode de travail de Marcello Mastroianni. Le comédien qui enchaîne les rôles depuis le début

des années cinquante va bientôt devenir une star internationale avec *La Dolce Vita* (1960). Ce fils de menuisier qui a grandi dans le quartier populaire romain de la piazza Asti, ne se prend pas au sérieux et ne se départira jamais de son naturel, de sa modestie et de son sens de l'autodérision. Il a préféré le jeu à ses études d'architecture et fait ses débuts dans la troupe de l'exigeant et colérique Luchino Visconti, au contact duquel il développe sous une apparente docilité une grande capacité d'adaptation. Entre Rome et Paris, Élisabeth Gouslan part sur les traces de celui qui a marqué par sa beauté, son élégance, son indolence et son charme de latin lover l'âge d'or du cinéma italien. *La Nuit* (1961), *Huit et demi* (1963), *Mariage à l'italienne* (1964), *La Grande bouffe* (1973), *Une journée particulière* (1977), *L'Apiculteur* (1986), *Les Yeux noirs* (1987), sa filmographie est impressionnante. Il a collaboré avec les réalisateurs les plus prestigieux : Risi, Visconti, Comencini, Monicelli, Fellini, Antonioni, Malle, De Sica, Scola, Ferreri, Polanski, Angelopoulos, Mikhalkov ; tenu dans ses bras les plus belles actrices : Claudia Cardinale, Sophia Loren, Brigitte Bardot, Jeanne Moreau, Anouk Aimée poursuivant hors-champ l'attraction amoureuse avec Faye Dunaway et Catherine Deneuve. Mère, épouse, amantes ou filles, les femmes ont occupé une place centrale. Être l'ami de Federico Fellini a été l'une des aventures les plus stimulantes et créatives de son existence, au point de renoncer à une carrière américaine. Aucun projet artistique, aussi séduisant soit-il, ne pouvait supplanter à ses yeux le bonheur de se rendre aux studios de Cinecittà pour se fondre dans l'univers fantasque du Maestro. Éd. Grasset, 224 p., 19 €. **Élisabeth Miso**

Valentine Goby, *Je me promets d'éclatantes revanches*. Dans *Kinderzimmer*, paru en 2014 (Actes Sud), l'auteur s'emparait d'un pan de l'histoire poignant, méconnu, celui de la *Kinderzimmer*, la pouponnière du camp de concentration de Ravensbrück, créée entre septembre 1944 et mars 1945, pour accueillir les nouveaux-nés, alors que, jusque-là, les femmes enceintes arrivant au camp savaient leur bébé condamné dès la naissance. Dans ce récit vibrant, qui de manière directe, indirecte, lui est lié, elle choisit de rendre hommage à la figure de Charlotte Delbo (1913-1985), déportée à Auschwitz, puis à Ravensbrück, résistante, survivante et poète, et dont une grande partie de l'œuvre litté-



raire témoigne de ce qu'elle a vécu à Auschwitz. Assistante de Louis Jouvet avant guerre, elle s'engageait dans la Résistance avec son mari, Georges Dubach, arrêté avec elle, qui fut torturé et fusillé, en 1942. Au cœur même de la tourmente, de l'horreur, de l'indicible, dans le camp, elle n'en continuera pas moins de chérir son souvenir, de l'aimer au-delà de sa mort. La romancière part sur les traces de Charlotte Delbo, évoque ce convoi du 24 janvier 1943 qui l'emmena vers les camps de

la mort, plonge dans son quotidien, dans son œuvre, interroge la puissance de la littérature, et la force de l'amour amoureux, malgré la barbarie. « J'ai lu les livres de Charlotte Delbo – si peu de livres hélas. D'abord ils ont été pour moi les mots d'une femme sans visage, sans corps, sans âge, une silhouette détournée sur le blanc d'Auschwitz, et peu m'importait qu'elle n'ait pas d'histoire : elle était soufflé » (p.11). Elle lit et relit ses textes, des biographies, consulte les archives, écoute sa voix, cherche à percer le mystère de sa vie, entend cette joie de vivre magnifique, cette voix revenue de si loin, enregistrée en 1974, dans un entretien télévisé pour *Radioscopie*, avec Jacques Chancel ; elle la fait vivre à nouveau. Éd. L'Iconoclaste, 180 p., 17 €. **Corinne Amar**

Romans autobiographiques



Joann Sfar, *Vous connaissez peut-être*. Il est l'auteur de la fameuse série de bande dessinée, « Le chat du rabbin », il est réalisateur et écrivain, il publie un roman autobiographique et romantique (selon lui), l'histoire d'une idylle sur Facebook qui s'est mal terminée. « Le programme suggère des amis. Il vous dit : " Vous connaissez peut-être " et vous balance des profils. Je n'ai jamais été très fan de cette fonction, je ne clique jamais dessus. Sauf pour Lili. " Vous connaissez peut-être Lili M.A. " Elle s'appelle presque comme ma mère.

Il y a une photo de Tel Aviv sur son fond d'écran et une image en noir et blanc. S'il n'y avait pas eu marqué Tel Aviv sur son profil Facebook, je ne l'aurais pas demandée en amie. ». Voilà donc tous les ingrédients ; un narrateur fragilisé par une rupture sentimentale, une solitude insupportable, un très beau visage en noir et blanc qui lui apparaît et lui rappelle celui de sa mère, une nationalité Israélienne, et puis, une attirance, des résonances avec sa propre histoire lointaine... En même temps qu'il entreprend une correspondance de plus en plus présente, intime, avec l'inconnue virtuelle, il décide sur les conseils de sa fille d'adopter un bull-terrier, dont l'éducation s'avère difficile. « Tout est vrai, sinon ce n'est pas drôle », précisera l'auteur qui nous raconte avec humour, comment il aura été victime d'une manipulatrice, usurpatrice d'identité, comment elle l'aura amené subrepticement à se mettre « en couple » avec elle, virtuellement, comment il apprendra, par la suite, qu'elle opérait de la même façon auprès d'autres personnalités du monde des médias, enfin, comment elle le harcèlera tant et si bien qu'il finira, pour s'en débarrasser, par aller porter plainte au commissariat... « C'est virtuel », nous dira t-il, et pourtant ce sont *des mots réels, des heures pour de vrai*... Confession d'un enfant bien de son siècle. Éd. Albin Michel, 264 p., 18,50 €. **Corinne Amar**

Chantal Thomas, *Souvenirs de la marée basse*. Avec *Souvenirs de la marée basse*, la romancière et historienne spécialiste du XVIIIe siècle, reprend le fil d'une « autobiographie indirecte » initiée avec *Comment supporter sa liberté*. C'est une histoire de corps en mouvement, de sensations d'enfance, de



transmission maternelle, de distance entre une mère et sa fille que déroule Chantal Thomas. Le goût de la natation elle le tient de Jackie, sa mère, pour qui une journée sans nager était une journée sans saveur. Enfant, elle la regardait fendre l'eau de son crawl parfait et glisser vers le large. « Elle nageait partout, à des heures changeantes, avec une obstination, une opiniâtreté qu'elle ne manifestait pour aucune activité. » Sans doute avait-elle trouvé dans ce rituel aquatique le moyen d'échapper à l'ennui de son quotidien de mère et

de femme au foyer. Elle avait souhaité rejoindre ses parents qui s'étaient installés à la retraite à Arcachon, après y avoir passé de nombreux étés. Armand, son mari, ancien résistant, se désolait en silence d'avoir abandonné Lyon pour cette station balnéaire. La petite Chantal grandit donc après-guerre dans le bassin d'Arcachon et l'horizon infini qui s'offre à elle à marée basse est une source inépuisable de découvertes et d'expériences sensorielles. Volupté de l'eau, du sable, des algues, du sel sur la peau ; joie des enfants qui s'ébattent sur la plage ivres de liberté ; intensité des amitiés éphémères qui se tissent le temps d'un été. L'écrivaine n'a rien oublié de son enfance maritime. « [...] je ne pense pas en termes de *région*, mais de *rivage* – sable, mer et ciel dans une interaction perpétuelle, une inter-pénétration infinie. C'est une fluidité qui est de ma part objet d'amour. À dire vrai, j'en fais moi-même partie. » Dans ce décor idyllique, sa mère de plus en plus mélancolique reste un mystère pour elle. À la mort prématurée de son mari, Jackie quitte la Côte d'Argent pour la Côte d'Azur et élit domicile à Menton puis à Nice où elle renoue littéralement à la vie, métamorphosée. Avec la grâce et la subtilité qui la caractérisent, Chantal Thomas sonde sa mémoire corporelle, son apprentissage de la liberté et dévoile dans les non-dits, les échanges superficiels, « la mise à nu d'une insurmontable incompatibilité d'humeur », toute l'étendue de son amour pour sa mère, cette « étrangère très particulière ». Éd. Seuil, Fiction et Cie, 224 p., 18 €. Élisabeth Miso

Journaux



Mary Shelley, *Que les étoiles contemplent mes larmes (journal d'affiction)*. Présentation et traduction de l'anglais Constance Lacroix*. « Ainsi pourrait-on dire de moi que je ne suis plus rien mais que je vécus un jour, et que je chéris jalousement la mémoire de ce que je fus. », écrit Mary Shelley (1797-1851) à Gênes le 17 novembre 1822. Le 2 octobre, l'auteur de *Frankenstein*, a commencé le quatrième cahier du journal qu'elle tient depuis huit ans par le récit de la terrible épreuve qui la foudroie. Son unique et grand amour, le

poète Percy Bysshe Shelley a péri en mer le 8 juillet avec son ami Edward Williams lors d'une tempête dans le golfe de La Spezia. En sept ans, elle a perdu trois de ses quatre enfants, sa nièce Allegra, sa demi-sœur Fanny et se retrouve donc veuve à vingt-cinq ans. « Ils étaient vivants encore, ils respiraient encore l'atmosphère de ce monde, leurs voix faisaient encore vibrer mes sens. Ils foulaient encore cette terre à mes côtés et leurs mains, quand je les étreignais, avaient la chaleur de la vie et du sang. Où sont-ils désormais, tous ? » Dévastée, elle s'accroche à la vie pour son fils Percy Florence âgé de trois ans. Habitée par ses souvenirs, elle se débat avec les difficultés financières et tente d'anesthésier la douleur par l'écriture et l'étude, fidèle à la richesse intellectuelle partagée avec un homme de lettres d'exception. Elle dialogue en permanence avec le défunt, l'appelle de toute son âme dans les pires moments de manque : « Prends pitié de moi, mon divin amour, visite-moi en songe, apparais-moi de nouveau tel que je te connus, dans tout l'éclat

de ta douceur, de ta générosité, de ta bienveillance angélique et de ta profonde tendresse. » Contrainte de rentrer en Angleterre en 1823, elle nourrit une nostalgie tenace pour l'Italie et ce d'autant plus qu'elle doit affronter l'hostilité de son beau-père et de la bonne société qui jugent scandaleux le couple qu'elle formait avec le poète. N'écoutant que sa passion elle avait en effet fui avec lui en France alors qu'il était marié et père. Sous la pression des créanciers, le couple s'était finalement établi en Italie. Dans sa solitude, elle peut compter sur le soutien de Lord Byron, d'Edward John Trelawny ou de Thomas Moore, mais est profondément affectée par la mesquinerie de ses amies Jane Williams et Isabel Robinson. Sur deux décennies, le journal d'affliction de Mary Shelley illustre son destin d'héroïne romantique et met en lumière sa volonté de diffuser l'œuvre de Percy Bysshe Shelley et la diversité de ses propres projets littéraires. (romans, nouvelles, biographies ou récits de voyages). Éd. Finitude, 264 p., 19,50 €. Élisabeth Miso

*Lire Entretien avec Constance Lacroix (Par N. Jungerman) sur les *Lettres choisies de la famille Brontë* (La Table Ronde, 2017) <http://www.fondationlaposte.org/florilettre/entretiens/entretien-avec-constance-lacroix-propos-recueillis-par-nathalie-jungerman/>

Revue



Babel heureuse n°2, automne 2017. Revue poétique hypermédiatique. Revue poétique semestrielle dirigée par François Rannou et l'éditeur Gwen Catalá, Babel Heureuse se veut un carrefour des langues et des arts, du mouvant, écho de la parole dite. Elle ambitionne de devenir une référence de la création poétique contemporaine, donnant voix aux jeunes pousses autant qu'aux incontournables, et ouverte sur le monde, aux traductions et créations bilingues. La revue paraît en édition papier, numérique enrichie et expérience web innovante.

Être en avant sur la parole en avant, faire entendre/voir/lire l'élémentaire, ce qui a l'opacité du réel, dans les langues et les arts.

Dans ce numéro 2 qui vient de sortir (10 novembre) et qui a été présenté samedi 11 novembre au 27e Salon de la Revue (Halle des Blancs-Manteaux, au 48 rue Vieille-du-Temple, Paris IVE) un dossier sur l'œuvre de l'écrivain **Yves Charnet** comporte des lettres, un récit autobiographique, un journal...

Contributeurs, auteurs, traducteurs (dont auteurs traduits) & artistes :

Elen Riot • François Rannou • Michael Donhauser • Laurent Cassagnau • Gaëlle Fernandez Bravo • Nicanor Parra • Felipe Tupper • Claire Tencin • Sylvie Lobato • Miguel Espejo • Caroline de Saint-Pierre • Jean-Marc Urdriener • Ludovic Degroote • Margarita Losada Vargas • Stéphane Chaumet • François Heusbourg • Aurélien Galateau • Ute Langanky • Yann Miralles • Laure Gauthier • Jean-Marc Chouvel • Roland Chopard • Nathalie Jungerman • Sophie Paul Mortimer • Gerald Karlikow • Jean-Luc Lagarce • Marie-Claude San Juan • Roland Chopard • Jean-Jacques Salgon • Lucie Nizard • Thomas Defornel • Rim Battal • Marta Kornblith • John Taylor • Françoise Daviet • Caroline François-Rubino • Pierre Chappuis • Yves Charnet • Sandrine Follère • Jacques Sérénia • Jean-Pierre Daliès • Valérie Rouzeau • Eugène Durif • Adèle Godefroy • Olivier Steiner • Laurent Herrou • Agathe Charnet • Augustin Charnet • Serge Lama • Pierre Michon • Claude Chambard • Michel Collot • Yannick Kujawa • Jean-Claude Pinson • Dominique Rabaté • Sébastien Rongier • Marc Pautrel • Séverine Danflous

Gwen Catalá éditeur, novembre 2017, 452 p., 32 €.

<https://www.gwencatalaeditur.fr/babel-heureuse-numero-2>

Agenda

Manifestations soutenues par
la Fondation La Poste

Prix Littéraires

Prix Wepler Fondation la Poste, 20ème édition
Le lundi 13 novembre 2017
à la Brasserie Wepler, Paris.

Guillaume POIX remporte le Prix Wepler Fondation La Poste 2017
et Gaël OCTAVIA, la mention spéciale



Guillaume POIX, *Les fils conducteurs*, Verticales.

Près du port d'Accra, au Ghana, dans une immense décharge de produits électroniques, Isaac et Moïse initient Jacob à la « fouille ». Trois jeunes garçons plongés dans les déchets de l'obsolescence industrielle auxquels Guillaume Poix donne une grâce singulière. Ce premier roman captivé tant par son style lyrique et son ambition documentaire que par l'humour impitoyable qui interroge les zones troubles du regard occidental.



Gaël OCTAVIA, *La fin de Mame Baby*, Continents noirs/Gallimard.

Le Quartier est une petite ville de banlieue où se croisent les destins de quatre femmes. Mariette, recluse dans son appartement, qui ressasse sa vie gâchée en buvant du vin rouge. Aline, l'infirmière à domicile, qui la soigne et l'écoute. Suzanne, la petite Blanche, amante explorée d'un caïd assassiné. Mame Baby, idole des femmes du Quartier, dont la mort est auréolée de mystère. À travers la voix d'Aline, de retour dans le Quartier qu'elle a fui sept ans auparavant, les liens secrets qui unissent les quatre héroïnes se dessinent...

La fin de Mame Baby raconte avant tout, avec finesse, grâce et passion, l'art qu'ont les femmes de prendre soin les unes des autres, de se haïr et de s'aimer.

Lire la suite à cette page :

<http://www.fondationlaposte.org/projet/guillaume-poix-remporte-le-prix-wepler-fondation-la-poste-2017-et-gael-octavia-la-mention-speciale/>

Librairie des Abbesses

<http://librairiedesabbesses.blogspot.fr/>

De gauche à droite : Gaël Octavia (Mention spéciale du jury), Marie-Rose Guarnieri, fondatrice du prix Wepler Fondation La Poste et Guillaume Poix, lauréat du Prix. Photo DR.

Lundi 13 novembre, brasserie Wepler, Paris.

Brasserie Wepler

<http://www.wepler.com/le-prix-welper-fondation-la-poste/>



Marathon d'automne
Du 22 au 26 novembre 2017
Toulouse

Nicole Garcia et Guillaume Poix au rendez-vous du Marathon d'automne : le 25 novembre

À l'occasion du Marathon d'automne et des 20 ans des Éditions Verticales, Nicole Garcia lira des extraits du roman de Guillaume Poix, *Les fils conducteurs*, le **samedi 25 novembre à 21h00** salle du Sénéchal (Toulouse).

Entrée libre et gratuite. Vous pouvez réserver vos places à l'avance : <https://www.lemarathondesmots.com/programme/nicole-garcia-lit-les-fils-conducteurs-de-guillaume-poix-verticales/>

Nicole Garcia © Vincent Flouret



Prix Clara, 11ème édition Remise du Prix le 15 novembre 2017 - Huit lauréats à l'Hôtel de Ville de Paris.

Pour cette 11e édition, le jury du Prix Clara distingue huit jeunes auteurs, officiellement couronnés lors de la cérémonie de remise du Prix, mercredi 15 novembre 2017, dans les Salons de l'Hôtel de ville sous l'égide de la Maire de Paris, Anne Hidalgo.

Le prix Clara, présidé par Erik Orsenna, a été remis en présence du jury composé de Christiane ALBANEL, Camilla ANTONINI, Gilles VOHEN-SOLAL, François DUFOUR, Anne FOSCINNY, Isabelle LEBRET, Bertrand LEHUT, Héroïse d'ORMESSON, Romain SARDOU, Bernard SPITZ et Alexandre WICKHAM.

La vocation du prix Clara, qui couronne des nouvelles d'adolescents, est caritative. Les bénéfices de la vente du recueil sont versés à l'Association pour la recherche en cardiologie du fœtus à l'adulte (ARCFA) de l'hôpital Necker-Enfants malades.

Prix Clara 2017 Nouvelles d'ados : sortie le 15 novembre

Les lauréats : sept filles et un garçon.

Amélie GYGER (17 ans), *Le rôle d'une mère*

Chloé KERLAU (16 ans), *RER A*

Claire KOSLOW (16 ans), *Imagine girls like girls*

CLÉA (17 ans), *La pie*

Maélys LETTÉ-BRANCHE (14 ans), *Chili*

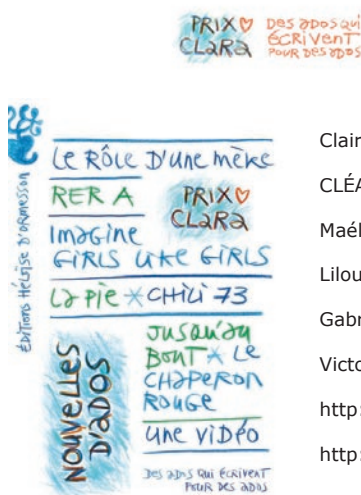
Lilou MARBAIS (16 ans), *Jusqu'au bout*

Gabrielle MPACKO PRISO (16 ans), *Le chaperon rouge*

Victor PLANTEFÈVE (17 ans), *Une vidéo*

<http://editionseho.typedad.fr/prix.clara>

<http://www.fondationlaposte.org/projet/lancement-de-la-11eme-edition-du-prix-clara-2/>



Expositions

Barbara Jusqu'au 28 janvier 2018. Cité de la Musique, Philharmonie de Paris

Barbara : une longue dame brune, un visage aux traits dessinés, des textes ciselés chargés de mélancolie, telle est l'image en clair-obscur qui s'impose sur papier glacé. L'exposition propose au contraire de passer derrière le rideau : elle raconte l'histoire d'une petite fille juive à l'enfance meurtrie, qui décida que le spectacle serait sa vie et le théâtre, le décor de son quotidien ; elle dévoile la femme que devint Barbara, vibrante et lumineuse.

Manuscrits, correspondances, dessins, d'innombrables documents inédits confiés par les proches de la chanteuse laissent deviner la Barbara intime, passionnée, comme ces courriers bouleversants qui éclairent une facette méconnue de Barbara : son investissement auprès des autistes, des prisonniers et des malades du sida.

La Fondation La Poste finance l'impression de 5000 exemplaires d'un télégramme vierge issu des collections du musée de La Poste invitant les visiteurs à écrire un mot d'admiration à Barbara pendant la durée de l'exposition.

<https://philharmoniedeparis.fr/fr/expositionbarbara>

Cité de la musique - Philharmonie de Paris
221, avenue Jean-Jaurès
75019 Paris



Autres Manifestations

Conférence-dédicace



Geneviève Haroche-Bouzinac
La vie mouvementée d'Henriette Campan
 Éditions Flammarion, 27 sept. 2017,
 608 pages .

Geneviève Haroche-Bouzinac
Le mercredi 15 novembre à 18h30
librairie Fontaine Victor Hugo, Paris

Geneviève Haroche-Bouzinac sera présente le mercredi 15 novembre à 18h30 à la librairie Fontaine Victor Hugo pour une conférence autour de son nouveau livre ***La vie mouvementée d'Henriette Campan***.

Henriette Campan aura eu tant de vies...

Et pourtant, une femme unique guide les lignes de cette passionnante biographie. Son parcours est d'une grande modernité : par nécessité économique, la jeune femme devient lectrice à la cour de France, avant d'entrer au service particulier de la reine Marie-Antoinette. Son père, chef du bureau de traduction aux Affaires étrangères, lui a donné le goût des idées nouvelles, convaincu de la nécessité de réformer un régime exsangue. Henriette Campan parle plusieurs langues, vénère les livres et les auteurs. Un bel esprit qui, au fil des épreuves, lui permet de résister à la fatalité des destins propres aux femmes de son temps.

À Versailles, sa vie bascule. Cette observatrice discrète est aux premières loges pour consigner dans ses carnets la matière de ses futurs Mémoires. Contre toute attente, la liberté lui vient avec la Révolution. À quarante ans, sans argent, éprouvée par les violences dont elle a été témoin, Henriette Campan ouvre un pensionnat, véritable laboratoire où elle crée sa méthode d'éducation, en offrant aux filles de larges pans de la connaissance jusque-là réservés aux garçons. Mais, si l'Empereur la nomme à la tête de la Maison de la Légion d'Honneur, il s'oppose à sa volonté de former une élite féminine, pendant de l'élite masculine qu'il est en train de fonder.

Fruit d'une longue enquête à travers des archives inédites en France et aux États-Unis, cette biographie éclaire d'un jour nouveau le parcours d'Henriette Campan ; elle apparaît ici maîtresse de sa vie, entreprenante, inventive, à l'image de sa devise : « Les talents sont la vraie richesse. »

Informations pratiques :

Librairie Fontaine Victor Hugo, 95 Avenue Victor Hugo, à Paris 16e.

Mise en ligne

Mise en ligne libre et gratuite des 4450 lettres de Flaubert
Édition électronique
par Yvan Leclerc et Danielle Girard



Grâce à Yvan Leclerc et Danielle Girard, la correspondance de Flaubert est désormais en accès libre et gratuit. Elle se trouve à cette adresse : <http://flaubert.univ-rouen.fr/correspondance/edition/>

4450 lettres sont consultables, dont une centaine de lettres inédites par rapport à l'édition de la Pléiade. Pour cette nouvelle édition, les textes ont été établis en repartant des manuscrits. En face de la transcription apparaît l'image de l'autographe quand elle est disponible.

C'est le résultat d'un travail d'équipe, qui a mobilisé pendant cinq années une trentaine de professeurs de Lettres dirigés par Danielle Girard et Yvan Leclerc.

Grâce au numérique, les lettres peuvent être consultées de différentes manières: par ordre chronologique, par destinataire (Flaubert a écrit à 272 correspondants, dont chacun fera l'objet d'une notice dans un répertoire), par lieu de rédaction (Flaubert est à Croisset, à Paris ou dans 67 autres lieux...) ou par lieu de conservation.

Un moteur de recherche permet des requêtes dans l'ensemble de la correspondance. On pourra donc trouver très facilement les lettres dans lesquelles Flaubert parle du « gueuloir », celle où figure la célèbre formule « un livre sur rien », ou constater qu'il n'a jamais écrit « Madame Bovary, c'est moi! »

La correspondance est accompagnée d'un itinéraire du voyage en Orient, avec une chronologie et des cartes, et un index des noms propres.

L'index thématique, en cours d'élaboration, est actuellement réalisé jusqu'à l'année 1869. Il affiche les passages des lettres selon 120 thèmes, qui abordent les divers aspects de Flaubert, l'homme et l'écrivain. On trouvera par exemple tout ce qui concerne sa santé, sa conception du style ou la genèse de ses oeuvres...

L'édition électronique autorise les ajouts en temps réel des lettres inédites qui passent en vente ou qui nous seront communiquées par les experts en autographes et par de généreux collectionneurs.

Après les éditions électroniques des manuscrits de *Madame Bovary* et du premier volume de *Bouvard et Pécuchet*, le Centre Flaubert du laboratoire Cérédi, à l'université de Rouen, a rendu possible cette nouvelle édition électronique, financée en grande partie par la Région Normandie.

Cette édition électronique sera présentée à Rouen le samedi 18 novembre. Il sera également question de la correspondance de Maupassant, en cours de préparation.

Journée d'études

Amis de Flaubert et de Maupassant Samedi 18 novembre 2017, Auditorium du Musée des Beaux-Arts

Sur l'édition des correspondances de Flaubert et de Maupassant

- Yvan Leclerc, « L'édition électronique de la Correspondance de Flaubert »
- Danielle Girard, « Ce que la thématique change dans notre perception de Flaubert »
- Jean-Eudes Trouslard (développeur informaticien du site de la Correspondance de Flaubert), « Logiciel de travail partagé de transcription et de marquage thématique »
- Joëlle Robert, « Flaubert et ses correspondants »
- Stéphanie Dord-Crouslé, « "ma chère Gertrude - ma vieille amie - ma jeunesse !" Les relations de Flaubert et Gertrude Tennant à la lumière de la nouvelle édition de la Correspondance »
- Marlo Johnston, « Nouvelle édition de la Correspondance de Maupassant »
- Anne-Bénédicte Levollant (responsable du patrimoine, directrice-adjointe de Rouen nouvelles bibliothèques, Bibliothèque patrimoniale Villon), « Les fonds épistolaires Flaubert et Maupassant à la Bibliothèque municipale de Rouen »

Le programme est en ligne à cette adresse:
http://flaubert.univ-rouen.fr/bulletin/agenda/agenda_00.php

Auditorium du Musée des Beaux-Arts,
26 bis rue Jean-Lecanuet, Rouen, à partir de 9h30.

Théâtre / festivals

Les Correspondances La Huchette Jusqu'au 11 décembre 2017 Théâtre de la Huchette, Paris



La première édition des Correspondances de la Huchette a pour thème les relations impossibles. Ce festival organisé par le Théâtre de la Huchette a pour objectif de partager, échanger et faire vivre autrement l'écriture littéraire et théâtrale.

Écrire à l'autre pour échapper à l'oubli, échapper au temps, écrire à l'autre pour braver les relations conflictuelles, pour faire revivre ceux qui ne sont plus et à qui on a pas pu tout dire. Sous le parrainage de Salomé LELOUCH et Thibaud HOUDINIÈRE.

De Sholem Aleïchem, Mireille Bonnelle, Alain Caillol, Martha Canary, Véronique Olmi, Arthur Rimbaud, Dominique Scheer, Sébastien Weber
Mise en scène Hélène Cohen, Roger Défossez, Claude Leblond, Lisa Livane, Gérard Mordillat, Jean-Philippe Puymartin, Anne Rotenberg, Laurent Suire
Avec Marc Barbé, Yvette Caldas, Valérie Choquard, Élodie Cotin, Florent Favier, Joséphine Fresson, Valérie Jeannet, Claude Leblond, Lisa Livane, Stéphanie Mathieu, Michel Ouimet, Alain Payen, Laurent Suire, Christian Termis, Yves Thuillier, Pauline Vaubaillon.

Calendrier

Samedi 18 novembre et lundi 20 novembre à 20h : De Rimbaud à sa mère avec et mis en scène par Claude Leblond. Les dix dernières années de sa vie en Afrique montrent Rimbaud loin de la littérature, mais un homme curieux de géographie, de géodésie, de photographie, et toujours habité par le désir d'aller autre part...

Samedi 25 novembre et lundi 27 novembre à 20h : De Marthe à Richard de et mis en scène par Dominique Scheer, avec Yvette Caldas et Stéphanie Mathieu
Marthe Richard, « la veuve qui clôt (les maisons closes) », affabulatrice notoire, cherche comment se raconter à elle-même sa propre vie tellement glorifiée ou salie par d'autres, selon les besoins de la cause.

Samedi 2 décembre et lundi 4 décembre à 20h : Bénédiction de Sébastien Weber, avec et mise en scène Christian Termis et Elodie Cotin
Antoine est en bas, qui parle à Saint Georges qui ne l'écoute pas ; Armande est en haut, qui parle à l'écorché qui ne lui répond pas. Une heure au sein d'un hôpital de campagne en 1915. De magnifiques relations impossibles en perspective.

Samedi 9 décembre et lundi 11 décembre à 20h : Une séparation de Véronique Olmi avec Joséphine Fresson et Alain Payen, mise en scène Anne Rotenberg
Cela va vite, une séparation. Il suffit d'un mot pour défaire des mois, des années d'amour, c'est comme dynamiter sa maison, on craque une allumette et tout s'effondre.

Renseignements et réservations :
0143263899 ou
reservation@theatre-huchette.com
23 rue de la Huchette - 75005 Paris

Publications soutenues par La Fondation La Poste

Automne 2017



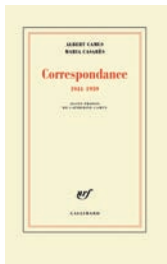
Correspondance générale de Napoléon, Volume XIV, Leipzig (juillet 1813 – décembre 1813). Éditions Fayard, 25 octobre 2017

Aux premiers jours de juillet 1813, l'Empire menace de s'effondrer. Si Napoléon espère une paix qui ne soit pas « honteuse », il subit le ballet de masques que sont les négociations menées sous la houlette de Metternich, aboutissant à la déclaration de guerre de l'Autriche. Il affecte pourtant une confiance et une détermination inébranlables. Grâce au tome de cette correspondance consacré à la seconde moitié de l'année 1813, nous devenons les compagnons privilégiés de l'empereur dans la recherche d'une paix impossible, de l'homme de batailles, offensif et dominateur par nature, que les circonstances réduisent à la défensive. Il trompe avec virtuosité cette passivité imposée en mettant à profit chaque minute, chaque seconde, et gère inlassablement les affaires de l'Empire dans les moindres détails.

Les 2 600 lettres de ce volume démontrent une nouvelle fois la débauche d'énergie de Napoléon pour réorganiser une Grande Armée mise à mal par la stratégie défensive que dictent les événements. Page après page, ses capacités à organiser, distribuer, donner des réponses simples à des problèmes toujours plus complexes forcent l'admiration. Mais il ne peut ignorer les failles de l'Empire : alors même qu'il se trouve en prise directe avec les chefs de corps d'armée et les oppositions intérieures, les alliés d'hier tournent le dos à la puissance française en décadence. Dans ce contexte de mise en défense générale de l'Empire dont la bataille de Leipzig est le point culminant, Napoléon ne trouve aucun soutien auprès du clan Bonaparte qui se fissure.

Parmi les lettres et notes consacrées à la chose militaire, on découvre dans ce quatorzième volume de la correspondance de Napoléon des sujets autrement plus légers, comme les poèmes du roi de Rome ou les gratifications des acteurs de la Comédie française. Si par l'optimisme dont il fait montre l'empereur donne l'illusion d'être encore maître des événements, ses ennemis ne s'y trompent pas. Après vingt années de conflits et de domination, l'Empire et Napoléon sont au bord du gouffre.

<https://fondationnapoleon.org/activites-et-services/histoire/la-correspondance-de-napoleon/>



Correspondance Albert Camus-Marias Casarès. Éditions Gallimard, 9 novembre 2017 **Correspondance croisée inédite de 1312 pages, présentée par Catherine Camus.**

Dossier consacré à cet ouvrage dans le présent numéro de FloriLettres.



Correspondances littéraires et intimes de Marcel Pagnol « Je te souhaite beaucoup d'ennemis comme moi ». Éditions Robert Laffont, 16 novembre 2017

Édition établie par Nicolas Pagnol et Thierry Dehayes. Préface de Philippe Caubère

Après les correspondances de cinéma, parues en octobre 2015, ce deuxième volet des lettres de Marcel Pagnol, préfacé par Philippe Caubère, se concentre sur les lettres échangées avec ses pairs romanciers et dramaturges, amis de la première heure ou collègues académiciens, mais aussi avec sa famille la plus proche. On y voit le jeune Pagnol faire son chemin depuis le vieux port de Marseille, sous un regard paternel perplexe et l'admiration de tous ceux qui sont restés. À force d'audace et de travail, arrivent le succès puis les honneurs. La vie change : les amitiés sont tiraillées par l'envie parfois, le temps vient à manquer. « Mon cher Marcel » devient « Mon cher Pagnol », lequel se fait plus rare auprès des siens. Souvent, les lettres demandent un service, une critique, un retour d'ascenseur. On aimerait surtout se voir davantage et prendre le temps de retrouver Marcel, ce vieux camarade et frère humain, qui lui, a réussi à rester le même, « traversant la vie avec son génie ». <http://www.laffont.fr/>

Lire dans ce numéro de FloriLettres page 9, l'article que Gaëlle Obiégly consacre aux Correspondances littéraires et intimes de Marcel Pagnol.



AUTEURS

Nathalie Jungerman . Rédactrice en chef . ingénierie éditoriale (indépendante)
Corinne Amar, Élisabeth Miso, Gaëlle Obiégly

FloriLettres : ISSN 1777-563

ÉDITEUR DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

FONDATION D'ENTREPRISE LA POSTE


Adresse postale

FONDATION D'ENTREPRISE LA POSTE
CP A 503
9 rue du Colonel Pierre Avia
75015 PARIS Tél : 01 55 44 01 17

fondation.laposte@laposte.fr
www.fondationlaposte.org/

POUR ÊTRE INFORMÉ DU PROCHAIN NUMÉRO DE FLORILETTRES :

S'abonner à la Newsletter



www.fondationlaposte.org